



# Géographie de l'éphémère et durabilité de l'événement

Nicolas Canova

## ► To cite this version:

Nicolas Canova. Géographie de l'éphémère et durabilité de l'événement : Une semaine d'avril pour l'éternelle Séville. 2009. halshs-00923047

**HAL Id: halshs-00923047**

**<https://shs.hal.science/halshs-00923047>**

Preprint submitted on 1 Jan 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Géographie de l'éphémère et durabilité de l'événement : Une semaine d'avril pour l'éternelle Séville

Geography of ephemera and durability of the event :  
A week in April for the eternal Sevilla

Nicolas Canova  
Institut de géographie alpine  
Université de Grenoble

**Résumé :** Les modes d'injonction aménagistes et urbanistiques de l'événement culturel sur la ville du quotidien prennent une ampleur que la géographie ne peut ignorer. Déjà regardées sous un angle économique et politique, les activités culturelles et artistiques en milieu urbain ouvrent de nouvelles pistes de réflexion au travers notamment de la ville festive. La feria de Séville représente un exemple à l'historicité forte et marquée par la globalisation, au sens incontournable pour cette thématique. Elle est, de part ses caractéristiques propres, une représentation de la ville éphémère par excellence qui n'est pas sans conséquence sur la Séville du quotidien.

**Mots clés :** Sciences du territoire, événementiel, activités culturelles et artistiques, pensée aménagiste, ville éphémère.

**Abstract:** Town and land planning injunction modes of the cultural event on the daily life city are increasing on a scale geography can't ignore. Already looked at from the economical and political point of view, the cultural and artistic activities in an urban environment open new tracks of reflection, particularly through the festive city. Sevilla's Feria is a strong historicity example which is marked by the globalization in the inescapable sense for this theme. It is, because of its own features, a representation of the ephemeral city at excellence, which has consequences on Sevilla's everyday life.

**Key-words:** territory sciences, current events, cultural and artistic activities, town and land planning thought, ephemeral city.

Le champ des activités culturelles et artistiques constitue un domaine présent sur l'ensemble des territoires. Qu'il se manifeste sous une forme traditionnelle ou, ce qui semble de plus en plus être le cas, de manière hybride entre contemporanéité et tradition, il n'existe pas de culture qui ne l'incorpore dans ses pratiques (sociales, spatiales, politiques, ...). Aussi, les grandes mutations que connaît la société civile concernant les modes de vie (réduction du temps de travail, émancipation des classes moyennes, état de la consommation, loisir et hédonisme,...) ont bouleversé les traits culturels des territoires. Qu'elle soit sous sa forme matérielle ou immatérielle, traditionnelle ou en émergence, métissée, fortement identitaire ou "universelle", qu'elle soit mobilisée par de petits groupes d'acteurs locaux ou par l'ensemble d'un territoire, la culture est devenue aujourd'hui un incontournable en matière d'aménagement et de développement territorial. Parce que les raisons et les modes d'action ont changé, et sont actuellement en évolution, dans un mouvement de mutations accélérées observé à la quasi-unanimité, mais aussi parce que les territoires de référence ont modifié leur réflexion et leur manière de recevoir cette action, "la place prise par la culture s'affirme dans

les politiques régionales [...] et celle-ci n'est plus seulement considérée pour sa finalité, mais devient un moyen et une condition essentielle du développement territorial" (Teisserenc P., 1997)<sup>1</sup>.

Les faits sont là : la culture de masse s'individualise, les actions contre-culturelles se multiplient, la consommation se fait de manière plus sporadique et spontanée, selon des logiques dépassant le cadre de la rationalité, les acteurs ordinaires de la culture sont de plus en plus experts et informés. Ainsi, le pouvoir exercé par et sur les arts et la culture s'effiloche et perd racine, et avec lui tout un pan de la société, originellement facteur de territorialisation, est en train de laisser place à ce que certains philosophes abordent désormais par un retour au pragmatisme, où expérience et improvisation s'affirment comme nouveaux modèles de réflexion, et parfois même d'action. Un mouvement d'ouverture se dessine aujourd'hui et annonce des perspectives prometteuses pour le sujet, comme le montrent nombre d'événements et de travaux actuels. D'abord, parce que nous rattrapons progressivement le retard accumulé sur un monde anglo-saxon en pleine effervescence, mais aussi parce que, en intégrant les activités culturelles et artistiques comme objet d'étude dans la recherche géographique, nous pourrions contribuer au développement de son intégration dans ce que sont les sciences du territoire actuellement. Dans cette perspective d'intégration, nous nous posons alors la question des modes d'action et de réflexion à mettre en œuvre pour que se rejoignent positivement culture et territoire dans l'intérêt de toute la discipline. Nous partirons donc de ce constat pour exprimer notre volonté de ne pas nous inscrire dans la rupture mais au contraire dans la construction de liens portant principalement sur le décroisement disciplinaire activé par une connexion des savoirs issus des sciences du territoire, pour une interdisciplinarité (française et internationale) permettant d'appréhender au mieux la complexité des territoires contemporains.

La performance économique des villes a été pendant longtemps assimilée au poids de leurs activités de haute technologie et à celui de leurs entreprises. Aujourd'hui, les activités culturelles sont devenues un levier essentiel des économies urbaines et un marqueur du statut métropolitain des agglomérations. La culture, en tant que moyen d'affirmer une image et de valoriser un patrimoine ou une identité locale, est actuellement un réel atout dans la concurrence que se livrent les territoires. La demande de spectacles, de festivals, d'activités de création et d'expression, et autres événements culturels et/ou artistiques explose. L'offre, répondant alors de manière souvent démesurée, tend malgré elle à transformer peu à peu la culture en un produit de consommation dans un mouvement général que certains dénoncent comme une instrumentalisation de la culture. Ici, les limites d'une conception essentialiste de la politique culturelle semblent se dessiner face aux lois de l'économie, domaine qui se voit paradoxalement attribuer le rôle de facteur d'innovation et de création. En effet, tout en affichant les effets pervers de cette transformation de la culture, on s'aperçoit que l'économie est aussi source de nouveauté et d'enrichissement du phénomène.

En Espagne, et plus précisément en Andalousie, les pratiques se multiplient, du tourisme global à l'expérience localisée, provoquant à la fois l'émergence de confrontations culturelles, politiques et esthétiques, et l'accélération du rythme de fonctionnement des centres et moyens de création et de diffusion culturels et artistiques. Cette spectaculaire évolution peut être considérée comme inhérente aux mutations contemporaines liées notamment à la globalisation. Ainsi, les grandes scènes artistiques mondiales s'arrachent les artistes réputés, les écoles flamencas font le plein, l'industrie culturelle est florissante, fêtes et festivals sont au beau fixe, etc. Pourtant, il semble que tous les acteurs ne soient pas unanimes sur les effets

---

<sup>1</sup> Cité par Augustin J.-P., (2003, p.314) "Culture et cohésion régionale : tensions et liens sociaux », in Cahier de géographie du Québec, Vol.47, n°131, septembre 2003, p.313-315.

positifs des transformations profondes du modèle culturel andalou. L'originalité et l'essence même de cette culture semblent menacées par un système de plus en plus englobant qui en dénaturerait l'éthique et l'esthétique. Les rapports dialectiques entre patrimonialisation et culture vivante, folklorisations et créativité, muséification et dynamisme, issus notamment de la mise en tourisme du flamenco, annoncent pour certains une complexification des rapports entre culture et territoire. En parallèle, dans le sud-est de la France, l'importance de la culture et sa place déterminante dans les processus de développement territorial, permettent également de travailler de façon globale sur l'intégration territoriale des activités culturelles et artistiques et sur les questions induites pour les sciences géographiques. Et pourtant, les modèles sont loin d'être les mêmes, tant dans la manière dont ils ont vécu les mutations contemporaines, que dans ce qu'ils sont aujourd'hui. Sur quelles bases penser alors une approche de l'aménagement des territoires culturels en milieu urbain ? Leur intégration métropolitaine est-elle révélatrice d'une volonté de territorialisation ? Existe-t-il des invariants révélateurs de l'uniformisation attribuée au mouvement de globalisation ? Va-t-on au contraire vers une spécification des territoires par le biais de la culture ?

Nous émettons l'hypothèse que la poursuite du croisement des démarches méthodologiques mises en œuvre notamment par les géographes anglo-saxons et espagnols sur les activités culturelles et artistiques et les problématiques d'actualité développées en France sous l'égide des sciences du territoire constituerait une prospective de l'action aménagiste unique aux perspectives prometteuses. Nous pensons effectivement, en considérant les formidables mutations affichées par le phénomène culturel, le rôle implicite du politique et les facteurs de transversalité ordonnés par la société civile, que ce domaine recèle un pouvoir heuristique qui donnerait un nouvel élan aux modèles d'action et de réflexion de la géographie contemporaine, et particulièrement dans le secteur porteur du développement durable. Dans l'optique de notre problématique andalouse nous suivrons subséquemment l'hypothèse d'une transformation des territoires métropolitains en partie indexés par leur mise en culture. Les actions aménagistes mises en place par les acteurs du développement culturel contribueraient à l'émergence de territorialités multiples révélatrices de la non-homogénéité et de la complexité des territoires culturels et au rapprochement des différents modèles de planification mobilisés pour l'occasion,

Nous travaillerons donc, au travers de l'exemple de la Feria d'avril de Séville, sur la mobilisation de la culture en tant que ressource territoriale par les politiques publiques et sur son intégration au niveau métropolitain que cela suppose en milieu urbain. Parallèlement, les réponses qu'apportent les acteurs quotidiens en terme de positionnement stratégique et identitaire seront analysées sous l'angle anthropologique et spatial. L'objet d'étude a été choisi sur trois critères : son historicité forte, son caractère identitaire marqué par des pratiques différenciées entre andalous, espagnols et étrangers, et son importance dans le champ culturel international. Dans la lecture des mutations du modèle planificateur espagnol, à l'œuvre depuis moins longtemps que le modèle français, de nouvelles réflexions émergent concernant des propositions d'actions aménagistes et de politiques culturelles territorialisées intégrées dans les paradigmes « postmodernes » de la durabilité. Paradoxalement, cette marque de soutenabilité semble de plus en plus apte à s'inscrire dans l'éphémérité.

Dans une perspective plus large de l'appréhension des modes de fonctionnement de nos territoires contemporains, nous serons également attentifs à l'état de la recherche sur ce sujet dans l'ensemble des sciences sociales. Parmi les préoccupations du moment, en géographie comme dans les autres sciences du territoire, les processus d'émergence territoriale constituent un objet d'étude privilégié qui mobilise plus que les spécialistes du territoire. Les grandes mutations contemporaines qui ont bouleversé notre société (mondialisation, émergence de la société civile, de la mobilité individualisée...) ont profondément marqué

espaces et territoires, provoquant ainsi un changement historique sur l'ensemble de la planète. Avec l'effondrement du modèle fordiste et la plongée dans le flou du postmodernisme, émergent de nouvelles territorialités aux limites toujours plus ambiguës, et avec elles de nouveaux modèles d'intelligibilité. Dans ce contexte d'incertitude et de doute, les modes de penser et d'agir sur et par le territoire, alors remis en cause, doivent savoir se nourrir du mouvement, de l'effervescence et de la complexité annoncée. Nous y verrons de véritables retournements stratégiques qui, opérés par les acteurs du territoire, mènent à la mise en place de nouveaux dispositifs d'action. Leur nature, leur intensité, leur force sont encore mal connues et reconnues, et doivent donc constituer un axe majeur de recherche pour le géographe acteur du développement.

C'est donc par la notion d'"événement" que nous souhaiterons passer pour affirmer l'occurrence d'une construction culturelle des lieux. Sans prétendre à une analyse étymologique ou à un remaniement conceptuel, nous voudrions marquer l'intérêt qui consiste en la valorisation et la bonne utilisation de l'événementiel. Il n'est en effet pas rare, au détour de quelques raccourcis sémantiques à la nature douteuse et porteuse de scepticisme, de voir ce dernier érigé en ennemi de la durabilité, et par là même dégradé au rang de ponctuation effective dans le temps des activités culturelles et artistiques, dont le principal atout serait de faire rentrer dans les caisses des organisateurs un maximum d'argent en un minimum de temps ou d'accroître la popularité des politiques. Nous considérons en effet qu'il n'en est rien, et c'est ce qui motive notre détermination à en analyser les effets à moyen et long terme sur le territoire afin de déconstruire cette hypothèse. L'événement, dans son entendement courant, est un « fait auquel vient aboutir une situation », qui est sensé avoir « quelque importance pour l'homme »<sup>2</sup>, et qui provoque donc une modification dans son champ d'occurrence. Il ne constitue en effet qu'une étincelle dans la lente combustion du temps. Mais, il est en soi un marqueur temporel qui délimitera un avant et un après, étant à la fois l'aboutissement de cet avant et l'élément déclencheur de cet après. L'événementiel arrive, attendu ou non, dans la linéarité du temps, suspend ce dernier en prenant le pas sur lui, puis le laisse reprendre un cours qu'il vient donc de modifier. Ce temps suspendu sera pour nous rapporter à la notion d'éphémère. L'événement, tout en créant son propre temps, met fin au passé et crée un présent qui transformera le futur en un temps qui n'aurait donc pas existé sans son apparition. C'est alors cette notion d'impact qu'il nous faudra reprendre pour rechercher la marque de la durabilité. Parce qu'il est voulu intense, il marque les esprits et les lieux, provoquant ainsi une accélération des dynamiques sociétales, et par là même territoriales. Ainsi, dans de moindres mesures, le concert tantôt crée des liens, tantôt délie des lieux, le festival construit la ville lorsqu'il ne la détruit pas. Quels impacts sur Séville ont ses fêtes populaires convoitées dans toute l'Espagne et plus encore? Sur la société andalouse pour la période des festivals flamencos? Ce que nous voulons mettre en avant n'est bien évidemment pas le rôle positif ou négatif de l'événement, mais bien le fait qu'il entraîne avec lui des faits dans un mouvement d'inertie que l'on se doit alors de rapprocher de la notion de durabilité. Il nous semble qu'il y a ici une source importante de création et de construction de l'identité des lieux, particulièrement dans le domaine urbanistique.

Nous proposons donc d'explorer la pertinence de cette hypothèse au travers de l'exemple de la Feria d'avril de Séville. Deux semaines avant celle-ci, la Semaine sainte fait de Séville le théâtre de regroupements populaires dans son centre ancien dont la nature dépasse parfois l'entendement. Des centaines de milliers de personnes, sévillans et autres, s'agglutinent dans les ruelles étroites, paralysant par là-même l'ensemble de la vieille ville. Cet événement

---

<sup>2</sup> Selon Petit Robert, édition 2004, p.979-980.

apporte ce que nous appellerons « la ville pleine ». La Feria, qui jouera ensuite le rôle de catharsis afin de "relâcher les tensions inter- et extra-familiales"<sup>3</sup>, provoquant le déplacement massif de la majorité des habitants, nous amènera à « la ville vide », antithèse de la Semaine Sainte. Elle est en effet une occasion pour ses participants de se déconnecter de la réalité et, une semaine durant, de vivre dans une autre "ville", faite de toile et de tubes métalliques, et construite pour l'occasion. Cette réunion autrefois axée sur des activités d'élevage et de dressage d'animaux fermiers, vente et concours, est aujourd'hui un événement festif fréquenté par le tout Séville et ses environs, ainsi que par une foule de touristes assoiffés de "folklore local". Car cette "vitrine sociale"<sup>4</sup> est en effet devenue une fête "populaire" où les principales attractions sont la boisson et la *sevillana*. Une semaine durant, la ville vit de fait au rythme de la Feria. Les scolaires et universitaires sont en vacances, la plupart des après-midi sont chômés, beaucoup prennent leurs congés, nombres d'entreprises et d'administrations ferment leurs portes... Le dionysiaque s'affiche ici à la fois comme événement cathartique et comme moteur de la construction de l'économie et de la sociabilité urbaine. La feria de Séville ne représente pas un modèle traditionnel d'événement pour lequel la ville est la scène et le décor des festivités. Elle n'est pas non plus construite sur un mode unique propre au caractère performatif des objets éphémères que peuvent être les expositions universelles ou les festivals artistiques. Elle s'apparente plutôt, son nom l'indiquant parfaitement, à une foire, d'occurrence annuelle, mais pour laquelle les stands de produits régionaux ou de nouveautés technologiques seraient remplacés par des bars, salons de danse et restaurants privés. Ce modèle de ville temporaire se reproduit quasiment à l'identique d'une année sur l'autre et, depuis plusieurs années déjà, s'exporte en dehors des limites de l'Andalousie. Cet événement, dont la décision originale est attribuée à la Reine Isabelle II, le 5 mars 1847 à Séville, est aujourd'hui présent dans la plupart des villes et villages andalous. Jerez de la Frontera et Cordoue sont alors parmi les plus réputés, surtout pour la qualité des prestations musicales, flamenco et répertoires andalous autres que *sevillana*. Mais depuis quelques années, un débat politique et identitaire est suscité par cette manifestation, puisqu'elle a été déclarée « fête d'intérêt national » par la Catalogne. Là-bas, les marqueurs de l'identité andalouse sont perçus comme étrangers, mais il existe en même temps un discours politique sur l'intégration réussie des « immigrés andalous ». Une association « Els altres andalousos » (« les autres andalous ») rassemble des enfants catalans de parents andalous autour d'une idéologie nationaliste catalane très forte qui se manifeste autour des jeux de sémantisation des pratiques et manifestations culturelles par différents acteurs politiques. Au Japon aussi, où l'Espagne et particulièrement à l'honneur, des acteurs clés de la Feria de Séville « délocalisent » le concept et le reproduisent à l'identique, le traditionnel lampion en étant aujourd'hui le symbole international. Mais revenons sur les quelques spécificités de cet événement qui intéressent plus particulièrement notre problématique.

D'abord la construction proprement dite de la Feria. Le *recinto ferial* (enceinte fériale) est le lieu qui accueille l'événement. Situé dans le Quartier de *Los Remedios*, prolongation du quartier de *Triana*, et donc du côté "populaire" des rives du Guadalquivir, il est une sorte d'esplanade, d'une surface de 1 200 000 m<sup>2</sup>, qui sert également pour d'autres occasions. Cependant, compte tenu du temps de construction de la Feria (environ trois mois) de son occurrence (une semaine) et de sa déconstruction (environ un mois et demi), il reste principalement utilisé pour cet événement. Sur cet espace se "montent" des *casetas*<sup>5</sup> qui elle-même s'organisent en "*districts*" ou *manzanas*<sup>6</sup>. Ainsi, une petite ville éphémère et autonome

<sup>3</sup> Selon Bécquer G.A. (1991), cf. bibliographie.

<sup>4</sup> Ibidem.

<sup>5</sup> "Petites maisons" faites d'une structure métallique couverte de toile, entre le stand de foire et le chapiteau.

<sup>6</sup> Littéralement "paté de maisons".

prend forme, avec des noms de rue en hommage aux grandes personnalités andalouses (*calle Gitanillo de Triana, calle Curro Romero...*) et leurs numéros pour localiser les *casetas*. Un plan de chaque édition de la Feria est alors proposé gratuitement par la Mairie, en formats papier et digital, afin de s'y repérer géographiquement.

Dans cet artefact, véritable "disneylandisation"<sup>7</sup> de la société sévillane, le même contraste s'opère entre espace public et espace privé. La plupart des *casetas* sont en effet privées, à l'exception de quelques-unes de grande taille appartenant à des administrations publiques ou des entreprises. Ainsi, des familles ou groupes d'amis, regroupés pour la plupart en associations, mais également beaucoup d'entreprises (banques, partis politiques, médias...) se partageaient la location des quelques 1046 *casetas* construites alors pour la 159<sup>ème</sup> édition de 2006. Ensuite, des arrangements se font, en général sur le mode de l'improvisation, pour convenir de l'occupation des *casetas*, de l'invitation de personnes extérieures, etc. La plupart d'entre elles sont familiales, et se distribuent en quinze rues, auxquelles il faut ajouter la "rue de l'enfer" qui accueille, sur quelques 300.000 m<sup>2</sup>, une fête foraine. Ainsi, cette unité urbaine éphémère sera visitée par plus d'un million de personnes (et jusqu'à 250.000 simultanément) qui produiront 2.000 tonnes d'ordures, et nécessitera un apport énergétique équivalent à une ville de plus de 50.000 habitants, selon la Mairie de Séville. La « Porte royale », entrée principale de la feria, renferme une dimension symbolique forte. Elle fait l'objet d'un concours d'architecture dont les règles sont calquées sur les lois urbanistiques locales. Elle mesure en effet 44 mètres de hauteur sur le modèle de la Giralda (ancien minaret où trône l'emblème de la ville et dont aucun édifice ne peut dépasser la hauteur). Ses 52 mètres de large et 460.000 euros de coût moyen pour les dix dernières années en font alors la fierté des "fériants". La construction de la Feria commence donc par elle, dans le cadre conventionnel et rituel d'une cérémonie dédiée à la pose du "premier tube", pendant laquelle les plus hauts dirigeants andalous viennent donner un tour de clé à molette et vider un verre de manzanilla.

Bien sûr, même si la largeur des rues le permet, on ne rentre pas en voiture dans *el real*, ce qui n'est pas sans poser des problèmes de stationnement aux alentours (18.000 place de parking, navettes gratuites, 2000 taxis mobilisés...), mais en carrosse, à cheval ou à pied. Car des défilés équestres ont lieu la journée, pendant laquelle s'exhibe tant la haute société que les familles gitanes et, de plus en plus, le sévillan moyen attiré par l'histoire et les coutumes de sa région. On y porte des costumes typiques influencés par la mode flamenca: pantalon serré, gris clair ou noir, veste courte tombant sur les reins et chapeau cordouan pour les hommes, robe colorée à pois (dominante rouge, verte ou jaune) et fleurs dans les cheveux pour les femmes. La consommation d'alcool et de nourriture, principale dépense monétaire (environ 750 euros par personnes sur une moyenne de quatre jours) constitue l'activité principale pour les emplois directs (hors construction de la Feria). La boisson est omniprésente dans la société andalouse, la bière et le vin particulièrement. Ainsi, les bars abondent (l'Espagne étant le premier pays européen pour son nombre de bars par habitant), et la rue, véritable institution, est un espace constamment occupé et approprié, comme le démontre les récentes polémiques sur le *botellon*<sup>8</sup> et ses conséquences sur la vie publique. Ainsi, il n'y a pas une, mais au moins cinq boissons "officielles" de la Feria selon les personnes interrogées: *Manzanilla, Jebujito, Agua de Sevilla, Jerez* et *cerveza Cruzcampo*<sup>9</sup> (de la plus nommée à la moins citée). De plus,

---

<sup>7</sup> Cf. Vaudour-Faguet B., "La disneylandisation de la société", in *analyses et prospectives*, Futuribles, n°267, 2001, p.79-84.

<sup>8</sup> Regroupement de jeunes, et moins jeunes, sur un espace public dont la principale activité est la consommation d'alcool. D'origine spontanée, il se produit pratiquement chaque jour, et particulièrement le week-end. Si le nombre de participant est très variable, des "*megabotellones*" ont lieu chaque année au printemps, ou pour certaines grandes occasions, dont celui de Séville qui regroupa en 2005 plus de 70 000 personnes.

<sup>9</sup> Respectivement: vin blanc cuit et pétillant originaire du sud de l'Andalousie ; mélange de *manzanilla* et de limonade ; cocktail à base de vin mousseux (Cava ou Champagne) contenant du jus d'ananas, du whisky, du Cognac, et de la crème fouettée ; vin de Jerez de la Frontera (Xérès, "ville-cave" de la région) ; bière Cruzcampo

l'âge de la consommation n'est, particulièrement pendant la Feria, en aucun cas déterminé, et il n'est pas rare de voir des enfants (12-14 ans), avec leurs parents, un verre à la main. Cela expliquerait peut-être en partie la présence d'une *caseta* réservée aux enfants perdus...

Enfin, venons-en à la musique, qui est sans aucun doute la préoccupation majeure des sévillans et de certains autres visiteurs durant cette semaine de fête. La *sevillana*, musique et danse issue du répertoire andalou, prend tout son sens pendant la feria. D'abord parce que cette dernière constitue à Séville l'événement festif médiateur de son occurrence, historiquement dans la réunion de différents musiciens, chanteurs et danseurs à l'origine de sa création, et actuellement encore, parce qu'elle est l'unique moment de l'année durant lequel les amateurs pratiquent publiquement leur art. Ainsi, sauf rares exceptions, dont quelques grandes *casetas* ouvertes à tous et transformées alors en "boîtes de nuit", nous pouvons entendre dans chacune d'entre elles, ainsi que dans les rues de la Feria, un échantillonnage qui va des versions les plus "authentiques" aux *sevillanas* les plus modernes. Si la plupart des *casetas* diffusent des enregistrements, sur lesquels on tape des mains (*palmeaar*) et chante lorsqu'on connaît les paroles, de nombreux concerts, officiels ou improvisés, ont lieu tout au long de la semaine. Cependant, c'est certainement le *baile* qui fait l'objet de la plus forte participation. Transmise de manière héréditaire ou apprise *ex nihilo*, cette danse est pratiquée par un nombre impressionnant de personnes, toutes générations confondues, ayant toutes des origines sociales et professionnelles distinctes. C'est alors que, dans les multiples écoles spécialisées de la ville, s'entraîne et apprend un public hétéroclite d'élèves sévillans et andalous, mais aussi européens, américains, japonais... Ainsi, l'impact de cette activité artistique et culturelle pose la question du passage d'une réalité physique et matérielle aux représentations et à l'imaginaire induit, car si la Feria est ainsi un lieu "musicalement construit"<sup>10</sup>, c'est tout Séville qui fera l'objet, le restant de l'année, d'une mobilisation particulière autour de cette pratique populaire.

Nous souhaiterions enfin élargir le propos en présentant une reconfiguration de l'ensemble des activités qui se développent autour de la Feria. L'effervescence qui se produit alors est sans aucun doute la preuve de la complexité que nous souhaitons aborder. Les phénomènes de construction identitaire des lieux, au travers d'événements créateurs et diffuseurs de l'image et de la représentation que renvoient ces derniers, sont ainsi des processus qui fonctionnent sur un principe de multiplicité des facteurs collectivement appréciés (lieu, contexte, ambiance...). De même, la position individualisante de l'approche phénoménologique traduit l'importance que peuvent prendre ces "détails" que sont ici la musique et son niveau de connaissance, de pratique et d'appréciation, l'alcool et ses effets sur la perception et le comportement, la présence de la famille et des amis, etc. Ainsi, nous pensons devoir rester conscients de la systématité de l'objet qui impose à toute approche de conserver une vision globalisante du sujet. C'est alors que chacune des parties que nous observons vont, dans l'étude de leurs interrelations, donner lieu à l'élargissement du matériau à appréhender. C'est finalement pourquoi la Feria ne peut être abordée sans inclure au raisonnement l'ensemble des composantes de la société sévillane. Nous entendons par ce biais défendre l'hypothèse de la construction ponctuelle de la Séville quotidienne, tant par la réalité tangible et sensorielle contextuellement observée que par la réaction émotionnelle et les représentations induites alors ressenties dans le discours des participants. Ici, le lieu joue autant comme marqueur d'une origine, faisant apparaître des actes de revendication, que comme rôle de médiateur, passage obligé à une bonne compréhension de la représentation, et du message des artistes amateurs ou professionnels. De plus, parce que le contexte de création

---

(qui est quasiment la seule bière servie en Andalousie, du moins à la pression, car c'est, bien évidemment, une production locale.)

<sup>10</sup> Cf. Stokes M (1994) *Ethnicity, identity and music: the musical construction of place*, Berg, Oxford.



et de diffusion se doit d'être situé et qu'il influe alors sur le territoire sous différents aspects et de manière plus ou moins directe, la problématique concernant l'ambiance dans laquelle il évolue et qui imprègne artistes et publics est également à explorer.

Aussi, la dimension socioculturelle de la feria, initialement fortement ancrée sur un territoire Sévillan, puis andalou, espagnol et aujourd'hui mondial, tendrait-elle à perdre du terrain sur le caractère politique et économique de l'événement ? La présence de *casetas* pour les partis politiques, la mise en scène de chaque étape de la feria, le conflit opposant les puristes andalous et les catalans...qui représentent sans aucun doute une appropriation par le politique du territoire culturel en question, sont-ils pour autant la marque d'une disparition du tissu identitaire construit au cours des 160 éditions ?

Sans pour autant faire l'apologie de l'action culturelle sévillane, nous pensons qu'il existe les éléments probants de l'existence d'un modèle hybride entre traditionalisme culturel et modernité festive. Cette marque d'un postmodernisme émergeant dans la société andalouse reste selon nous inhérent aux nouvelles territorialités issues des mutations à l'œuvre depuis le phénomène de globalisation. En partant du caractère identitaire de la feria en tant que produit culturel, nous réitérons notre proposition d'une approche socioculturelle comme syntagme et de son application paradigmatique de la géo-économie territoriale qu'est la notion de ressource. Nous pensons ici que cette forme du politique se métisse avec les autres registres d'action, d'autant plus qu'elle est issue de l'action culturelle territorialisée. En effet, le concept intégrateur de ressource culturelle prend tout son sens dans le cadre de l'action territoriale, modèle qui fait le lien entre les différentes échelles de référence. Les impacts de la Feria sur la Séville du quotidien se liraient donc grâce à la mobilisation de cette dernière en tant que ressource territoriale. D'abord parce qu'elle est mise en avant par le domaine du politique qui, sur un plan local comme au niveau global, en fait le gage de l'excellence culturelle et artistique, de la cohésion sociale et des capacités d'action urbanistique qui, avec la Semaine Sainte, fait de Séville un incontournable festif pendant le mois d'avril. Ensuite, parce qu'elle génère une dynamique économique forte, pendant l'occurrence de l'événement mais aussi tout au long de l'année, dont dépendent de multiples activités dérivées. Enfin et surtout, pour la formidable effervescence sociale qui s'alimente de l'événement tout en le régénérant. Dans cette complexification des sources analytiques émergent alors difficilement de grandes lignes directrices. Cependant, et cette affirmation fera également acte d'ouverture et de propositions d'investigations futures, il semble que le caractère rituel s'efface derrière le ludisme d'un aménagement urbain et d'une pratique festive exacerbée.

### **Indications bibliographiques :**

- **Augoyard J.-F.**, (1994), *Actions artistiques en milieu urbain*, Cresson.
- **Augustin J.-P. et Latouche D.**, (1998), *Lieux culturels et contextes de villes*, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- **Benhamou F.**, (2004), *L'économie de la culture*, La Découverte, (Première éd. 1996).
- **Bourdeau P.**, (2003), *Territoires du hors-quotidien. Une géographie culturelle du rapport à l'ailleurs dans les sociétés urbaines contemporaines*, Rapport d'HDR, Institut de géographie alpine, Grenoble.
- **Chalas Y.** (dir.), (2004), *L'imaginaire aménageur en mutation*, L'Harmattan.
- **Connell J.; Gibson C.**, (2003), *Sound Tracks: Popular Music, Identity and Place* Routledge.

- **Bécquer G.A.**, (1991), *La feria de Sevilla, 1869*, Comisaría de la ciudad de Sevilla, Madrid.
- **Bensa A. ; Fassin E.**, (2002), « Les sciences sociales face à l'événement », in *Terrain*, n°38, p.5-20.
- **Chaudoir Ph.**, (2004), *El tratamiento de los espacios publicos des centro de Lyon*, In Collectif, *Ciudades historicas ante el siglo XXI*, ICARO, Valencia.
- **Chaudoir Ph. ; Maillard J. (Dir.)**, (2004), *Culture et politique de la ville*, Observatoire des politiques culturelles, Editions de l'Aube, collection Mondes en cours, série Bibliothèque des territoires.
- **Cruces Roldan C.**, (1996), "La dimensión socio-política del flamenco", in *Historia del Flamenco*, Tome V, Tartessos, Sevilla.
- **Di Méo G., Buléon P.**, (2005), *L'espace social, Lecture géographique des sociétés*, Armand Colin.
- **Faure A.**, (1998), « Comment (re)concilier culture et développement local », *Observatoire des politiques culturelles de Grenoble*, Grenoble.
- **Gentil Baldrich J-M. ; Álvarez de Toledo A-Y. ; Martín Pastor A.**, (2006), *Rito y Fiesta: una Aproximación a la Arquitectura Efímera Sevillana*, Sevilla:FIDAS.
- **Gravari-Barbas M., Violier P. (Dir.)**, (2003), *Lieux de culture, culture des lieux*, Presses Universitaires de Rennes.
- **Hall C.M., Page S.J.**, (1998), *The geography of tourism and recreation: environment, place, and space*, London, Routledge.
- **Le Moigne J.-L. ; Morin E.**, (1999), *L'intelligence de la complexité*, Paris: L'Harmattan.
- **Martin Martin M.**, (1995), "Los festivales flamencos", in *Historia del flamenco*, Tomo III, Tartessos, Sevilla, p.445-497.
- **Michaud Y. (Dir.)**, (2001), *Qu'est-ce que la culture?*, Université des savoirs Vol.6, O. Jacob.
- **Ministère de la Culture**, (1999), *Musique, danse et aménagement du territoire, actes du colloque de Dijon en 1997*.
- **Pecqueur B.**, (2000), *Le développement local : pour une économie des territoires*, Syros.
- **Saez J-P.**, (1995), *Identités, cultures et territoires*, Paris, Desclée de Brouwer.
- **Soubeyran O.**, (1997), *Imaginaire, science et discipline*, L'Harmattan.
- **Suarez Japon J.M.**, (2002), *Geografia del flamenco*, Universidad de Sevilla.

Nicolas Canova  
 CERMOSEM – Le Pradel 07170 MIRABEL  
 Tel : 0475363053 / Mail : [canovanicolas@yahoo.fr](mailto:canovanicolas@yahoo.fr)